

« Ils étaient venus pour »

Ginette Michaud

Numéro 23 (2), 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (1982). Compte rendu de [« Ils étaient venus pour »]. *Jeu*, (23), 153–155.

sévèrement précédemment, pourrait-elle être comprise, avec un brin d'indulgence, comme un geste — passif, certes — mais salulaire, face à une oeuvre qui offre, par sa structure notamment, une solution en accord parfait avec l'idéologie individualiste qu'elle vise à combattre? Car en dernier lieu, si le spectateur de Jean-Cléo Godin, après quelques vellétés d'ambition, retombe dans la médiocrité masculine (et humaine) commune, cela pourrait être aussi pour ne pas contresigner une pièce qui présente une rupture inévitable entre les hommes et les femmes et qui valorise la solitude en tant que telle.

Si une partie du public peut avoir ainsi discrètement refusé de suivre Jocelyne Beaulieu, l'écriture de la pièce n'est certainement pas en cause, mais plutôt, peut-être, la manière trop stéréotypée d'avoir posé le problème. À moins que cette pièce ne s'inscrive dans le cadre du radicalisme féministe qui demanderait ici une formulation plus précise. Nous en saurons sans doute davantage sur ce point lors des prochaines créations de la jeune dramaturge.

thérèse marois

« ils étaient venus pour »

Pièce de Marie Laberge. Montréal, VLB éditeur, 1981, 139 p. Préface de Rodrigue Villeneuve.

vie et mort d'un village québécois

Si je reprends ce titre (tronqué) pour rendre compte de la pièce de Marie Laberge, c'est pour indiquer d'entrée de jeu l'*argument* de la pièce, mais aussi pour poser une filiation (incertaine), un écart (certain) avec une autre pièce épique qui a récemment marqué la production théâtrale québécoise, l'épopée « grotesque et sanglante » du *Roi boiteux* de Jean-Pierre Ronfard. Ces deux univers théâtraux démontrent à l'évidence qu'il n'y a pas une Histoire, et que tout est ici matière de vision et de traitement. Qu'en est-il de la trame de *Ils étaient venus pour*?

Construite en six tableaux (plutôt statiques, malgré de nombreux déplacements), ponctuée de chansons (ouvrant et clôturant les scènes de groupe), *Ils étaient venus pour* raconte, à travers un mouvement constant d'expansion/contraction entre groupe et solos, des tins collectif et individuel, « l'Histoire,

faite surtout et partout de dépossession, par la bouche de ceux qui en sont les victimes, mais qui voudraient aussi devenir les artisans de leur propre devenir »¹. Écrite dans le cadre d'un atelier de production théâtrale, que dirigeait, en 1978, Marie Laberge, à l'Université du Québec à Chicoutimi, cette pièce ne parvient pas toujours à se dégager des impératifs du texte de commande. Ainsi, le souci pédagogique de faire jouer le plus de comédiens possible (quarante-trois personnages pour une dizaine de comédiens) affleure dans la multiplication des scènes de groupe. Le projet lui-même n'est pas dénué de visée didactique: exposant à travers le cas « exemplaire » de Val-Jalbert, village fondé en 1902 puis exproprié par mort lente vers 1927, les raisons d'un raté typique « du développement industriel de type capitaliste pratiqué, au début du siècle, dans les régions du Québec », le programme de Marie Laberge déborde la simple reconstitution du fait

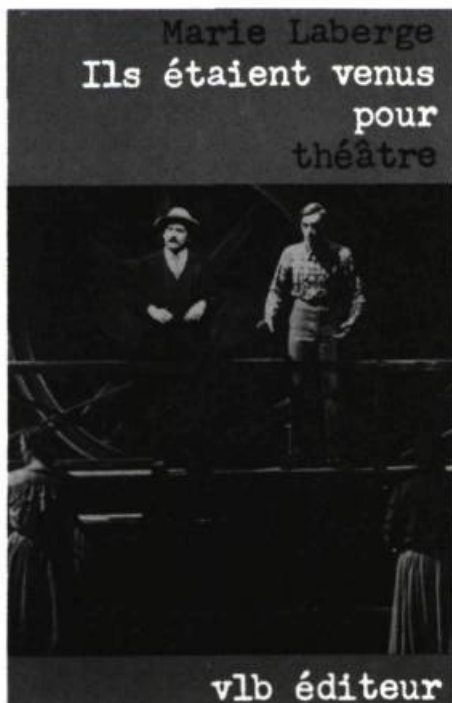
1. Les citations renvoient au texte de présentation de Rodrigue Villeneuve, repris sur la couverture.

historique.

Si le « prière d'insérer » met le lecteur sur une fausse piste en lui faisant croire qu'il trouvera ici une lecture politique (marxiste) d'une certaine tranche oubliée de notre histoire nationale, la mineur de l'analyse, qui reprend les grands axes du discours officiel sur l'histoire québécoise (conquête/autodétermination, chute/salut) ne saurait que décevoir cette attente. On n'en saura pas beaucoup plus long que les « raisons qui échappent à l'entendement humain » qui ont motivé la fermeture de l'usine et provoqué la fin du village, après avoir lu la pièce. Égrenant un certain nombre de malheurs — dureté de la Nature, guerre, grippe espagnole, sécheresse de la Ouiatchouan, grèves forcées ou volontaires —, Marie Laberge ne relie pas dans une véritable *interprétation* les faits rapportés: la construction par tableaux permet d'échapper à la dissertation, mais a le désavantage de juxtapo-

ser dans des mailles assez lâches la matière historique. Recourant au collage, *Ils étaient venus pour* lit l'Histoire comme une suite de coups extérieurs qu'un destin aveugle porte à une petite communauté de travailleurs-colons (le mythe de Maria Chapdelaine n'est pas très loin), fondant dans un ailleurs utopique une nouvelle société, meilleure. Reportant au *dehors* les causes de l'échec de Val-Jalbert — sur la nature implacable, sur l'exploitation du capitalisme sauvage, sur l'abandon des instances politique et religieuse —, l'analyse reste courte et abstraite, insuffisamment incarnée théâtralement (m'a-t-il semblé à la lecture. Mais à la représentation?).

Mais le projet de Marie Laberge se situait peut-être ailleurs. Il ne faudrait pas, en effet, négliger de lire la dédicace de la pièce, adressée, entre autres, « à la mémoire de Hilaire Bouchard, enfant d'une autre Marie Laberge, enterré dans le cimetière de Val-Jalbert le 9 octobre 1922 ». Coïncidence troublante, mais anecdotique? Je ne le pense pas. Cette prise en charge d'une Histoire refoulée, du point de vue des « victimes », procède pour Marie Laberge d'un travail d'identification, de compassion, d'incorporation: pour tout dire, de *deuil*. In *Memoirium*. La mémoire qui cherche à se dire ici ne concerne pas que les seuls faits politiques, mais un vécu aux mots pauvres, un quotidien des gestes, un inconscient (collectif). Ce n'est pas un hasard si la pièce s'ouvre et se ferme sur les voix de personnages (sans corps), revenants d'un village et d'une Histoire fantômes. Pas un hasard non plus, si cette plainte politique, malgré un désir conscient de chanter les rêves et les espoirs de cette collectivité, trouve les accents justes pour parler de la perte et de la mort: le monologue de Rose-Aimée qui a perdu enfants et mari à la grippe espagnole, la lettre de Julie désertant village et mari, étouffée par l'ennui, comptent parmi les moments dra-



matiques les plus réussis. Ces personnages de femmes émouvants ne sont pas sans rappeler la Marianna de *l'Anse à Gilles*, et Marie Laberge semble à l'aise en leur compagnie.

Ils étaient venus pour ne fait pas oublier complètement sa fonction initiale d'exercice théâtral, la vision historique proposée n'est pas nouvelle, la démarche de fond est ambivalente, marquée à la fois de nostalgie et de dénonciation: le titre², déjà, inscrivaient cette indétermination, cet inachèvement. Mais il n'en reste pas moins que Marie Laberge évite le plus souvent la sèche démonstration politique ou les envolées lyriques et, de cette retenue, on ne saurait lui faire reproche.

Un mot, en terminant, sur la langue théâtrale utilisée. À la fois ancienne et quotidienne, la langue de *Ils étaient venus pour* est une langue (pseudo) naturelle, travaillée, reconstituée: liant l'Histoire à une histoire de la langue, c'est essentiellement par ce travail sur la langue que Marie Laberge inscrit l'Histoire, *l'archive*. On retrouve d'ailleurs la même minutie dans les didascalies, peu nombreuses mais précises, ou Marie Laberge s'attache à rendre une archéologie du quotidien.

Paradoxalement, ce travail sur la langue ne va pas toutefois sans quelques problèmes d'écriture; comme le rappelait il y a quelque temps Ronfard³, le théâtre québécois publié est souvent coincé entre le livre pour l'oeil et le livre pour l'oreille: la pièce de Marie Laberge n'y échappe pas, et devant les graphies phonétiques (« el jour », « é sens », « r'pas », « l'lend'main de t'ça », « oua-

guine », etc.) que le lecteur doit traduire lorsqu'il lit, on peut se demander (encore une fois) jusqu'où devrait aller la précision de la transcription graphique de la langue de théâtre.

ginette michaud

2. Le titre, amputé de ses points de suspension sur la couverture et sur la page-titre, crée un curieux effet de sens...

3. Lors d'une rencontre qui a eu lieu au Centre de documentation des études québécoises de l'Université de Montréal, en janvier dernier.